

> accueillir de grandes populations durant l'époque précolombienne, ni supporter une agriculture intensive.

De fait, dès ses débuts, Meggers défendit bec et ongles le déterminisme écologique, qui voulait que la géographie décide de la culture. Il faut dire qu'à l'époque, cette théorie venue des États-Unis dominait la pensée anthropologique. Elle était notamment portée par l'anthropologue Julian Steward, qui avait édité, entre 1946 et 1949, cinq volumes du *Handbook of South American Indians* (le « Manuel des Indiens d'Amérique du Sud ») dans lesquels il classait les sociétés d'Amérique du Sud en cinq grands types qui définissaient leur niveau de complexité, correspondant chacun à une aire géographique déterminée, sur la base des stratégies d'adaptation supposées des Amérindiens, établies à partir de généralisations.

Pour l'Amazonie, ces généralisations étaient par exemple la culture du manioc sur brûlis, une occupation de l'espace avec mobilité périodique ou l'utilisation de ressources fluviales comme protéines de base. Le « modèle de tribu de forêt tropicale », appliqué sans discernement à l'ensemble du peuplement amazonien, représentait des communautés semi-nomades, obligées de cultiver temporairement des parcelles de forêt déboisées par le feu pour en augmenter la trop faible fertilité et pêchant dans les rivières pour compléter en protéines la consommation des tubercules de manioc. Le problème du recours à ces aspects est qu'ils ne caractérisaient que des sociétés amérindiennes coloniales déjà fortement désstructurées par le choc de la conquête et en cours de recomposition. Quoi qu'il en soit, ce déterminisme environnemental connut un ample succès et le modèle de culture de forêt tropicale domina pendant un demi-siècle.

L'AMAZONIE DE MEGGERS, UNE TERRE STÉRILE

Meggers construisit sa carrière en s'appuyant sur l'idée de cet environnementalisme prégnant. En 1971, elle publia ainsi un livre qui se voulait définitif sur le potentiel amazonien, intitulé *Amazonia, Man and Culture in a Counterfeit Paradise* (« Amazonie, homme et culture dans un paradis contrefait »). Elle s'ingéniait à y démontrer que les basses terres infertiles avaient provoqué la stagnation culturelle des habitants de l'Amazonie. Elle considérait qu'aucune société n'avait pu y connaître de développements complexes à cause d'un milieu défavorable, toute innovation culturelle étant vue comme un apport extérieur. Bien plus, elle expliquait que des communautés « avancées » étaient descendues vers l'est depuis les Andes pour peupler la grande forêt, la traversant jusqu'à atteindre l'embouchure du fleuve. Là, à Marajó – une île de la superficie de la Suisse –,

elles avaient fleuri un temps, édifiant d'impressionnantes tertres de terre le long des rivières et fabriquant de grosses urnes funéraires au décor anthropomorphe raffiné. Hélas, les miasmes délétères de ce milieu tropical humide auraient eu raison d'elles et auraient anéanti leur culture avant l'arrivée des Européens.

Pour appuyer son obsession de la stérilité amazonienne, elle donnait l'exemple des entreprises industrielles nord-américaines qui avaient avorté au début du xx^e siècle. Par exemple, Henry Ford avait eu l'idée de cultiver d'énormes champs d'hévéas afin de disposer de toute la matière première nécessaire à ses pneus de voiture. Il avait même construit une ville utopique sur le modèle de la société nord-américaine, baptisée de son nom : Fordlândia. Mais un champignon avait eu raison de ses arbres et le projet avait périclité, causant presque la faillite de son empire. Ce type de référence saisissante convainquit nombre de chercheurs qui acceptèrent alors l'idée du désert vert stérile incapable d'héberger des populations prospères.

Malgré les apports méthodologiques de Meggers, l'archéologie amazonienne a stagné durant des années. En effet, personne ne se posait plus la question culturelle des habitants précolombiens. On se contentait de les comparer directement aux populations actuelles. Ce n'était plus le vestige ou la trace qui servaient de guide à l'archéologue, mais une analogie ethnographique directe non contextualisée. Ce faisant, on niait le choc microbien de la conquête européenne qui avait décimé près de 90 à 95% des Amazoniens aux xvi^e-xvii^e siècles, tout comme les reconstructions sociétales qui s'étaient ensuivies. On privait ainsi de passé les premiers occupants



À LIRE

Stéphen Rostain a récemment publié *Amazonie, l'archéologie au féminin*, Belin, 2020. Cet ouvrage a reçu le grand prix du Livre d'archéologie 2020.



© Avec l'aimable autorisation de José Oliver

d'Amazonie pour simplement calquer dessus l'état contemporain très transformé des groupes amazoniens. C'était un peu comme si on avait utilisé l'ethnographie des Lacandons et des Mayas actuels pour reconstruire l'histoire des Mayas précolombiens ou si l'on avait décrit les Incas sur la base de l'observation des paysans quichuas modernes des Andes. Les préjugés et les *a priori* avaient pris le pouvoir sur l'analyse scientifique.

Pour autant, il serait injuste de nier tout l'apport de Meggers. Il faut se rappeler qu'avant son travail, l'archéologie de l'Amazonie était superbement ignorée, les pyramides mayas de Mésoamérique et les temples incas des Andes captant toute la lumière des scientifiques et du public. Les trouvailles précolombiennes de la jungle étaient reléguées, dans le meilleur des cas, au rang de jolies potiches anecdotiques. C'est bien Meggers qui a hissé ce champ de la discipline au niveau d'une science reconnue et digne d'intérêt. Ce faisant, elle a suscité de nombreuses vocations chez les jeunes générations. Et ce sont ces mêmes apprentis qui se sont opposés aux théories de la pionnière de l'archéologie amazonienne.

ET POURQUOI PAS UNE AMAZONIE FERTILE ?

Sur la base de longues enquêtes de terrain, quelques anthropologues commencèrent à combattre l'idée du fatalisme qui aurait dirigé les modes d'occupation et de vie des Amérindiens en forêt. Bien au contraire, ils réussirent à mettre en évidence une relation de réciprocité profitable avec ce milieu à mauvaise réputation. L'opinion négativiste de l'environnement sylvicole était en réalité l'apanage des Occidentaux. L'un des premiers à contredire

l'opinion de Meggers fut l'archéologue Donald Lathrap, qui fouillait alors en haute Amazonie, au Pérou. Dans son ouvrage *The Upper Amazon* («Le haut Amazone») publié en 1970, c'est-à-dire à peu près au même moment que celui de Meggers clamant le contraire, il affirma que loin d'avoir été un simple réceptacle d'influences externes, l'Amazonie centrale avait été un foyer important de développement culturel et aurait fonctionné comme un cœur irradiant des flux de peuplement dans diverses directions (voir la figure page 77). Selon lui, l'Amazonie n'était pas débitrice de grands courants culturels, mais bien créatrice.

Une décennie plus tard, grâce aux observations accumulées durant leurs séjours dans des villages autochtones, les anthropologues américains William Balée, Robert Carneiro et Darell Posey, et leur confrère français Philippe Descola, démontrèrent mousses et pampres qu'elle était en réalité beaucoup moins «sauvage» qu'en apparence, car les Amérindiens avaient une action déterminante sur cet environnement. Par la suite, les recherches des archéologues, botanistes, pédologues et écologues prouvèrent que cela avait aussi été le cas autrefois, avec une ampleur encore plus grande à l'époque précolombienne (voir l'encadré page 72).

S'inscrivant dans cette mouvance de remise en cause des idées préconçues, c'est encore une femme qui prit le flambeau de la contestation et d'une archéologie renouvelée. Dans les années 1980, Anna Roosevelt lança de gros programmes de fouille, d'abord sur le moyen Orénoque, au Venezuela, puis dans le bas Amazone, au Brésil. Moins engoncée dans les codes de la typologie stricte, Anna Roosevelt s'appuya, plutôt avec bonheur, sur son intuition scientifique. Alors que les données de ➤



Anna Roosevelt sur les lieux de sa fouille à Parmana, au Venezuela, en 1975, avec les archéologues Fred Olsen et José Maria Cruxent (à gauche), et plus récemment dans les savanes côtières inondables de Guyane française, où se trouvent des champs surélevés précolombiens (à droite).